

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Didier HELG

Autour de la «Légende dorée» (1)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1973, tome 69, p. 137-144

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Autour de la *« Légende Dorée »*

PREMIERE PARTIE

La *Légende Dorée*, texte si populaire à la fin du moyen âge, est maintenant un livre injustement délaissé, alors qu'il abonde en traces de Dieu, en merveilles poétiques, en saveur spirituelle et en humour. Prodigieusement robuste, la foi médiévale a beaucoup à nous apprendre dans les angoisses du temps présent. Mais pour ce faire, il nous faut accepter de renoncer quelque peu à ce trop-plein d'esprit critique qui est peut-être cette main qui nous cache le soleil, comme le dit si bien la mystique musulmane...

J'ai peur que trop d'historicisme, trop de science de toute part, trop de psychologie aussi nous masquent notre capacité de voir et d'entendre encore une certaine simplicité de l'âme et du cœur.

J'aimerais entraîner le lecteur dans une approche « sympathique » de ce texte, qu'il trouvera — paradoxal signe des temps — dans une collection de poche¹.

Histoire, légende et sainteté

Le moyen âge, on l'a trop dit, n'avait pas le « sens de l'histoire ». Disons plutôt qu'il en avait un autre, moins consciemment déroulé que le nôtre, et que nous pourrions définir comme essentiellement « actualisant »². L'homme, du X^e siècle au début du XVI^e siècle, possède une

¹ Jacques de Voragine, *La Légende Dorée*, 2 vol., Coll. Garnier-Flammarion, 1967.

² Nous ne pouvons que conseiller la lecture du monument de finesse et d'analyse qu'est l'ouvrage de Jacques le Goff, *La Civilisation de l'occident médiéval*, Paris, 1964.

singulière aptitude à se rendre contemporain tout le passé qu'il peut atteindre. C'est un point capital pour comprendre la mentalité romane et gothique.

Dans les légendes, dans la littérature populaire et le théâtre, il suffit de *nommer* les êtres pour les rendre présents « en vérité ». Alexandre le Grand, les empereurs romains, les princes orientaux ou nordiques, les personnages de la Bible et les saints, tout un monde surgit côte à côte, sans invraisemblance, par le mystérieux pouvoir de la parole. Nommer les choses, réciter le monde, comme le font les Psaumes, est un acte créateur.

Inventorier le monde, décliner êtres et choses, ce monde poétique de l'existence au cœur de la création est un geste typiquement médiéval qu'on retrouve, de manière sans doute plus profane, chez Rabelais. A l'époque des Invasions déjà, les « Etymologies » de l'évêque Isidore de Séville inventorient tout le visible (Natura) et resteront un modèle pour tout le moyen âge. Chercher la coïncidence entre le nom et la chose investie par ce nom, relier ensuite cette définition à l'ensemble de la cosmologie théologique, voilà la noble tâche accomplie au moment de l'éveil de l'Occident par un obscur évêque espagnol.

Ce sens du *nom*, nous allons le retrouver dans les textes qui composent la *Légende Dorée*.

Si nommer les êtres et les choses est un acte créateur, réciter une histoire, la lire, la commenter, prêcher à son propos engageant encore plus la personne. La légende, au sens propre, c'est *ce qui doit être lu*, le jour de la fête qu'on célèbre. Ce devoir actualise l'événement, comme toute célébration bien comprise.

Si nous éprouvons une légitime curiosité à connaître la vie exacte, par exemple, de saint François d'Assise, nous risquons d'être fort surpris par ce que nous en disent les légendiers du moyen âge. Nous allons y rencontrer un mélange constant d'histoire et de « merveilleux », très déroutant pour un esprit moderne. Lisez la vie de saint Dominique dans la *Légende Dorée* (contemporaine de son auteur), et reportez-vous ensuite à une vie du même saint, « sérieuse » et « objective » (celle du Père Vicaire, par exemple³) écrite maintenant, vous pourrez vous demander si vous n'êtes pas victime, dans le texte médiéval, d'une mystification.

³ Vicaire M. H., *Histoire de saint Dominique*, 2 vol., Paris, 1957.

Je dis ici : non. Il faut accepter le texte médiéval dans son intégralité, comme étant du « tout autre ». Et pour comprendre ce « tout autre », il nous faut nous souvenir de la manière qu'on avait de vivre le temps au moyen âge et du rôle de la fête religieuse, surtout de la fête de saint.

Le temps de la fête

Si la mémoire nous constitue une continuité avec nous-mêmes, la fête était, et reste, la mémoire du groupe vivant en communion avec les ancêtres, avec les dieux, avec Dieu. La véritable année médiévale, c'est l'année liturgique qui commence au premier dimanche de l'Avent. Nous ne pouvons ici entrer dans l'histoire du calendrier liturgique, mais que le lecteur sache que ce calendrier a eu une prodigieuse influence sur l'histoire de l'âme occidentale. Chaque jour, on nomme quelqu'un d'autre, considéré par l'Eglise comme témoin du Christ, exemple à proposer et à suivre, intermédiaire privilégié entre Dieu et l'homme. Chaque jour est une fête, et ce ton festif (sans aucun doute quelque peu routinier, c'est le risque) teinte toute la vie quotidienne. Le vrai temps est saint, cyclique et pourtant linéaire, puisqu'il conduit du moment créateur initial au Jugement, puis à l'inimaginable suppression du temps.

Aussi l'important, le jour de fête, est-il de se souvenir, je dirais presque de n'importe quelle façon. La légende lue est un *acte* liturgique qui ne dépend aucunement de la qualité de ce qu'on lit, du point de vue « historique » ou « littéraire ». Les légendiers que nous possédons, et tout particulièrement la *Légende Dorée*, parcourant une partie, ou l'ensemble de l'année liturgique, n'ont aucune unité de style. Ils ont, par contre, une splendide unité de « point de vue ». Nous allons retrouver cet aspect.

La fête actualise un « exemplum » aussi bien à travers ce que nous considérons comme historiquement vérifiable (dates, famille, voyages) qu'à travers ce que nous désignons maintenant comme « merveilleux » ou « légendaire » (miracles, visions, phantasmes). A vrai dire, pour la légende médiévale, il n'y a aucune barrière entre ces deux aspects. S'il y a distinction, ce n'est que le fruit du hasard. Du moment qu'une histoire est sainte, tout forme une sorte de levain de lumière, et ceci n'est pas sans une secrète et admirable beauté pour nous, si divisés dans la conscience que nous voulons avoir des « niveaux » de la vie...

Nous ne pouvons ici non plus rappeler l'importance du culte des saints au moyen âge. Que le lecteur se souvienne surtout de l'importance des reliques (pas de pèlerinage, pas d'autel sans reliques), et donc, des histoires nécessaires pour faire revivre cette matière spiritualisée qu'on invoque avec une ferveur continue. La critique d'une certaine attitude chrétienne peut être ici faite. Mais tâchons d'aller plus loin. Les textes nous aideront à mieux voir. Dans l'exagération, c'est le sens que peut avoir le cri qu'il faut viser...

Légendiers et « Légende Dorée »

Parmi tous les légendiers médiévaux, le recueil de l'archevêque dominicain Jacques de Voragine est celui qui a rencontré le plus grand succès, d'où son surnom : *Legenda Aurea* : la légende qui vaut de l'or, en fait, la légende pleine de faits de lumière.

Par hasard, ce succès extraordinaire ? Un peu, sans doute. D'autres légendiers parcourant l'ensemble de l'année liturgique, et également traduits du latin en langue vulgaire, sont supérieurs du point de vue littéraire. N'oublions pas que l'auteur d'un légendier n'est le plus souvent qu'un *compilateur*, unifiant parfois des latins d'époques différentes, mais extrêmement lié tout de même aux sources qu'il réunit.

La *Légende Dorée* aura certainement bénéficié d'une circonstance de temps : ce fut le premier recueil de légendes vraiment maniable, universel, auquel les prédicateurs s'attacheront. (N'oublions point que la plupart des textes étaient connus par lectures ou commentaires à cause de l'analphabétisme endémique.) Les artistes surtout y auront recours pour fixer les points-repères de l'iconographie de certains saints, jusque-là ignorés : saint Christophe, par exemple.

Locaux ou universels, les légendiers doivent être replacés dans le cadre de leur évolution. On sait combien l'apparition des Ordres mendiants au XIII^e siècle a modifié les formes de l'apostolat et de la piété. Plus soucieux que les religieux des siècles précédents d'un retour aux sources évangéliques susceptible d'entraîner tout le Peuple de Dieu, Franciscains et Dominicains n'en gardèrent pas moins certains usages pieux trop éprouvés pour être abandonnés. Ils leur donnèrent toutefois une orientation plus conforme à l'évolution de la sensibilité religieuse.

Ainsi le culte des saints, accompagné d'une prédication qui méditait le thème de l'héroïcité des vertus, formait une discipline spirituelle exemplaire. L'idéal des apôtres et des martyrs fut proposé plus concrètement aux laïcs que pendant la période dite romane (X^e-XII^e siècles).

La création des tiers ordres est significative de cette volonté d'universaliser la forme de vie consacrée qui est celle des saints. Ainsi, l'« imitatio sanctorum » introduisit le thème de l'« imitatio Christi ».

L'utilisation nouvelle des légendiers en version maniable fait partie de l'évolution de la prédication au XIII^e siècle. Elle est aussi liée à la mission de l'Ordre dominicain. Les Dominicains sont en effet les auteurs de presque tous les légendiers des trois derniers siècles du moyen âge. On ne l'a pas assez remarqué. Il y a là une volonté consciente de répandre par la lecture et par la prédication une « histoire sainte » jusque-là confinée dans les bibliothèques monastiques.

La piété populaire s'empare alors d'un genre habituellement réservé à la vie régulière. On sait que les récitations de « vitae » formaient une bonne part de l'office de Matines et le sujet préféré des lectures au cloître et au réfectoire. Toute la « lectio divina » était imprégnée d'hagiographie.⁴ Toute cette saveur spirituelle sera désormais répandue à plus grande échelle grâce aux légendiers, à la fois livres de lecture publique et privée et manuels de prédication. La piété populaire qui, à l'époque romane, était surtout faite du désir de voir et de toucher les « choses saintes » (succès des reliques et des pèlerinages), passe maintenant par une phase plus « scripturaire ». Il faut apprendre à lire, ou écouter lire.

Les lieux de pèlerinage avaient été les bancs d'essai de cette sensibilité aux légendes hagiographiques, pendant la période romane.

Le XIII^e siècle voit, dans son ensemble, un détachement progressif de la piété itinérante. Moins de mobilité. On ressent le besoin d'une épuration, d'autre chose. L'hagiographie participe alors pleinement à la réorientation du regard déjà préparé par les « exempla » (exemples, attitudes spirituelles et morales proposés aux fidèles), à voir sur de nouveaux chemins.

Et qu'on ait préféré les vies de saints aux textes bibliques à ce moment-là n'est pas négligeable dans l'histoire de la spiritualité chrétienne...

Le succès de la *Légende Dorée* suit donc immédiatement le succès de ces exemples, empruntés le plus souvent à l'hagiographie, mais circulant au sein d'une tradition orale.

⁴ D'Hestroy B., de Gaiffier, *L'hagiographie et son public au XI^e siècle* (Miscellan, L. van der Essen), Paris-Bruxelles, 1947.

Fondée sur la tradition écrite, la *Légende Dorée* reprend implicitement toute cette tradition orale véhiculée par les « exempla », en la fixant définitivement. La cristallisation des légendes qu'elle opère est en fait un point d'aboutissement. On peut dire qu'au XIII^e siècle, l'hagiographie est arrivée au point d'évolution qui permet sa vulgarisation. La typologie des saints a tendance à se fixer, sinon à se figer dès cette époque.

La *Légende Dorée* contribue dans une très large part à répandre cette typologie. La constante réduction des éléments historiques de la vie des saints au profit du merveilleux arrive, dans ces légendes, à son maximum d'intensité. Le merveilleux y est un signe encore vivant des mystérieux desseins de Dieu, mais dès le XIV^e siècle adjonctions et académisme viendront figer le genre. Les légendiers peuvent alors s'accroître d'un grand nombre de vies nouvelles, ils se répètent, et la sève ne coule plus.

La « Légende Dorée » et son auteur : Jacques de Voragine

Né entre 1225 et 1230 à Varazze, près de Gênes, Jacques de Voragine prit l'habit dans l'Ordre de Saint-Dominique en 1244 et commença d'enseigner la théologie en 1252. Il travailla pendant plusieurs années à la compilation de légendes qui nous intéresse et qui portera tout d'abord le titre de « *Legenda sanctorum* ». On suppose que la compilation fut achevée au plus tard en 1265, parallèlement à l'une des premières traductions de la Bible en italien.

Elu par deux fois provincial de Lombardie, il devint contre son gré archevêque de Gênes en 1292. Très soucieux de la paix, il intervint à plusieurs reprises dans les luttes sans fin qui mettaient aux prises dans sa ville les Guelfes et les Gibelins. Il proposa souvent des levées d'excommunications. Il mourut en 1298, vénéré par ses concitoyens. Il sera reconnu « bienheureux » au XIX^e siècle.

Il nous apparaît comme très représentatif de ce type de dominicains dynamiques du XIII^e siècle, qui, dans un souci constant de vie apostolique, acceptent des charges épiscopales. Ce souci d'apostolat se montre également vif dans le désir de répandre la connaissance de la vie des saints, et l'Écriture Sainte. Il nous a aussi laissé un grand nombre de sermons dans lesquels il se révèle fin connaisseur de saint Augustin. Sa grande familiarité avec la scolastique est évidente dans plusieurs passages de la *Légende Dorée*.

Structure de la « Légende Dorée »

Dans sa version initiale, connue par un manuscrit de Munich, la *Légende Dorée* comporte 182 rubriques parcourant l'ensemble de l'année liturgique selon le calendrier universel de l'Eglise romaine. Certaines versions du XV^e siècle iront jusqu'à 300 ou 400 rubriques...

La « version » latine de Graesse⁵ qui est actuellement la base de toute étude sur la *Légende* se rapproche le plus possible du manuscrit de Munich, mais est loin d'être parfaite du point de vue critique.

On pourrait souhaiter une édition critique qui aurait surtout pour but de repérer les sources mentionnées la plupart du temps par Voragine de la manière la plus fantaisiste, ce qui est étrange pour un tempérament par ailleurs assez « historien » (cf. sa *Chronique des Lombards* que l'on trouve dans la *Légende* à la suite de la vie de saint Pélage).

L'année liturgique est divisée en quatre temps, et le début de l'ouvrage est un très beau texte sur le temps spiritualisé. Vient ensuite le cycle des fêtes mêlé au cycle de saints.

Du point de vue quantitatif, nous y trouvons :

- 9 rubriques pour le Christ ;
- 1 pour l'Esprit Saint ;
- 4 pour la Vierge ;
- 18 pour les apôtres et les évangélistes ;
- 2 pour saint Jean Baptiste ;
- 20 vierges et martyres ;
- 4 pécheresses et courtisanes ;
- 12 papes et martyrs ;
- 52 martyrs, prêtres et évêques ;
- 22 évêques, docteurs, confesseurs et prêtres ;
- 10 abbés ;
- 3 ermites ;
- 11 rubriques concernant des fêtes diverses.

Ce qui est passionnant, à la lecture, du point de vue de la mentalité, est de constater que l'époque à laquelle ont vécu tous ces personnages⁶

⁵ Graesse Th., *Legenda Aurea*, Bratislava, 1890.

⁶ C'est l'époque où ces fêtes se sont incarnées pour la première fois, c'est-à-dire l'énorme tranche qui sépare le I^{er} siècle du XIII^e siècle, contemporain du compilateur.

finit par ne former qu'une unique *pâte de temps*, temps sacré où les différences que nous pourrions souhaiter voir respecter, en bons rationalistes modernes, sont inexistantes. Ceci n'est perceptible qu'à la lecture continue, à laquelle nous engageons vivement le lecteur, malgré les lourdeurs, les redites. A travers cette longue pérégrination, quelque chose nous est dit qui n'est ni naïf, ni ridicule, comme il est de bon ton de le penser depuis Erasme et Calvin, même chez les hagiographes catholiques.

La *Légende Dorée* a voulu être une lente et patiente éducation du regard de l'âme à travers les signes et les traces que laissent certains, privilégiés. C'est dans cette optique que sa lecture est enrichissante, comme document spirituel, témoin d'un moyen âge qui n'est pas qu'un document.

Dans la seconde partie de notre étude, nous verrons comment « fonctionne » le langage hagiographique, quelle est sa cohérence et les efforts nécessaires pour le lire sans le trahir, mais aussi sans l'étouffer sous le commentaire. Le moyen âge avait sa rhétorique, ses figures de style qui ne sont pas que des formules, et l'habitude spontanée de se référer à certains modes de la pensée qui déroutent un lecteur non averti.

Nous prendrons pour terminer quelques beaux exemples de vies « dorées »... dont la saveur, la santé spirituelle et l'allure, toujours vivante, seront, nous l'espérons, susceptibles d'encourager plusieurs à reprendre la route des vieux textes...

(A suivre)

Didier Helg